

Promenades transylvaines

DANIELE TUAN

ON LE sait, le mémorable livre de Bram Stoker, *Dracula*, publié en 1897 – sans oublier tous les films qu'en suivirent – a profondément marqué l'imaginaire occidental de la Transylvanie. De terre méconnue et inaccessible aux frontières de la civilisation occidentale, elle devient subitement dangereuse et macabre. Une image qui s'enracine pendant la guerre froide et qui, de quelque manière, perdure encore aujourd'hui. Mais si le souvenir de *Dracula* est toujours vif dans nos esprits, la chute du mur de Berlin et la fin de la guerre froide avec toutes ses interdictions ont permis à une nouvelle génération d'auteurs de redécouvrir – tels des novices Jonathan Harker – toute une partie du continent jusqu'alors difficilement accessible.

Ici, nous traiterons deux récits de voyage en particulier : *Sur la route de Babadag*¹ de l'écrivain, journaliste et éditeur polonais Andrzej Stasiuk et de *On Foot to the Golden Horn*² de l'écrivain et historien anglais Jason Goodwin. Pourquoi ce choix ? Nous avons choisi ces auteurs parmi d'autres³ en premier lieu parce que la Transylvanie occupe un espace important dans l'économie de leurs récits : dans l'ouvrage de J. Goodwin plus d'un tiers du livre – plus précisément de page 141 à page 244 – est situé en Transylvanie ; dans celui de Stasiuk en revanche, si le nombre de pages est moins important, elle assume néanmoins une place fondamentale dans la conception de son Europe, comme nous aurons l'occasion de le voir dans les pages qui suivent. En second lieu parce qu'il s'agit de deux écrivains originaires de deux différentes parties d'Europe : d'un côté l'Angleterre et de l'autre la Galicie ; mais encore plus intéressant que leurs origines – qui d'ailleurs remplissent en partie les conditions requises par la géocritique – c'est que leurs images offrent un point de vue assez différent sur cet espace, sur sa géographie, sur son histoire et sur son actualité en créant ainsi un tableau multiple de la région. Tableau que dans ces pages, nous chercherons à dévoiler.

Géographies d'une frontière

D'UN POINT de vue géographique la Transylvanie fait partie de l'Europe centrale, mais alors que celle-ci se caractérise par d'immenses étendues plates interrompues par de larges et paisibles cours d'eau, la Transylvanie se caractérise par une morphologie plutôt vallonnée et bien délimitée par des hautes et difficilement accessibles montagnes. Elle a, comme l'a bien décrite J. Goodwin, « la forme d'un fer à cheval, enfermée sur trois côtés par les Carpates et à l'ouest par une chaîne de collines qui montent de la pleine hongroise, la Transylvanie est un peu comme une poupe volante, un pont accoré par les montagnes. La Transylvanie est difficile d'accès, distante, écartée par les routes traditionnelles de la Baltique à la mer Noire »⁴.

D'un point de vue étymologique la Transylvanie est caractérisée par ses forêts comme le suggèrent les différents noms que cette région porte. En effet, l'étymologie du mot Transylvanie dérive du latin *trans-silvam* « au-delà des forêts » d'autant que ses noms hongrois *Erdély* et roumain *Ardeal*. *Erdély* serait lié à l'évolution de la forme *Erdő-elve* qui signifie toujours « au-delà de la forêt » et *Ardeal* dériverait, parmi d'autres interprétations, du mot indo-européen *arde* c'est-à-dire « forêt ». Cette région historique aux multiples noms s'appelle aussi *Siebenbürgen* mais dans ce cas-ci il n'est pas question de forêts⁵.

Pour entrer en Transylvanie il faut donc franchir la frontière de la forêt et la forêt – comme nous le savons – a une symbolologie très riche. Elle est l'espace de l'épreuve, de l'aventure, elle est l'espace de frontière par excellence. En d'autre terme encore, traverser la forêt, c'est traverser le miroir et entrer dans un autre espace, un autre temps. C'est d'ailleurs ce que ressentent les auteurs qui s'aventurent dans de tels endroits. Après avoir traversé une épaisse forêt étouffante, comme la définit M. Palin dans *New Europe*⁶, le paysage qui se présente est un espace en dehors du temps, un espace tiers, un espace où tout se mélange, où homme et nature se confondent, où tous types de frontière deviennent difficiles à cerner : les arbres inquiètent, l'air fige, les yeux se trompent et le malentendu est présent sur tous les plans : « Cependant que la Hongrie était restée derrière nous, [...] et même si de l'autre côté de la frontière c'était tout aussi plat, je ressentais un réel changement, je ressentais dans l'air une autre odeur, et l'éclat du ciel devenait, kilomètre après kilomètre, de plus en plus impitoyable. [...] Nous progressions dans une épaisse suspension lumineuse »⁷.

En effet, si l'on tient compte de sa position stratégique et de son accès difficile il n'est pas difficile de penser comme J. Goodwin que la Transylvanie forme un microcosme particulier au sein de l'Europe centre-orientale : « Sur une grande partie de l'Europe orientale le paysage impose une seule manière de vivre, une seule forme de loi, une seule source de désastre, en encourageant la formation d'empires pour unir les régions en un tout flexible. La Transylvanie, par contre, a tout ce qui est nécessaire pour vivre, et plusieurs luxes à l'intérieur de sa puissante frontière »⁸. De cette multiplicité, de ce brassage de peuples, de civilisations, les voyageurs en sont bien

conscients et marquent de manière insistante qu'il s'agit de tout sauf d'un espace monochrome : « La Transylvanie était une plage sur laquelle les gens se sont échoués et ensablés pendant des siècles. La plupart des nations de l'Europe orientale ont joué un rôle dans l'amphithéâtre transylvain : il a été dévasté par les hordes asiatiques – Cumans, Tartares, Mongols, Turcs ; il a été colonisé par des Hongrois, Roumains, Polonais, Allemands et Tchèques »⁹.

D'un point de vue politique depuis la partition de l'empire austro-hongrois avec le traité du Trianon, la Transylvanie fait partie de la Roumanie, mais son passé mouvementé d'éternelle frontière a fait d'elle une des régions les plus complexes d'Europe dont les voix et les échos de son passé hantent encore cet espace à travers ses architectures, ses langues, ses toponymes. Dans une terre semblable, le risque de se perdre est énorme ; il s'agit presque d'un labyrinthe culturel, d'où il est difficile de sortir et de faire le partage des choses.

*Le jour suivant, j'étais à Iacobeni, [...]. Je n'arrivais pas à sortir du labyrinthe de Siebenbürgen. Partant de Hortobágyfalva, je me retrouvais aux portes de Härwesdorf. Je rentrais dans Alțina et quittait Alzen. Agnita commençait et Szentágota se terminait. Le tout avait duré beaucoup plus longtemps que ne le montrait le décompteur des kilomètres et des heures. Je retrouvais une contrée démultipliée et j'avançais deux ou trois fois plus lentement.*¹⁰

La Transylvanie n'est pas seulement un monde à part, elle est et surtout elle à été aussi un espace de frontière contre le barbare inconnu en provenance d'orient d'abord, contre l'antichriste ensuite. Les églises, ici, se transforment en forteresses : « Les murs des cimetières commençaient à s'épaissir et croître, et les grilles perdaient du terrain vis-à-vis des portails. Ce que nous avons entrevu dans le paysage rapide [...] était un monde dans l'attente d'une attaque imminente »¹¹.

On s'aperçoit qu'ici rien n'est définitif, l'espace de frontière qui sépare devient espace de confusion et même la redoutable frontière entre fiction et réalité dans ces contrées devient poreuse, car comme le dit M. Palin « La Transylvanie peut signifier champs verts et Hongrois nostalgiques, mais pour ceux d'entre nous infectés par Bram Stoker, cela signifie capes noires et sang »¹². Mais il n'y a pas seulement Stoker avec tout son cortège de fantômes ; il y a aussi les décors des fables de Grimm et la musique du Joueur de flûte de Hamelin¹³ ; il y a les châteaux et les intrigues de cours de la Ruritanie :

Oradea semblait vraiment avoir été sculptée dans le masepain. C'était une ville de briques colorées, de fausses tours et d'incrustations liliales, une savante combinaison loufoque d'Art Nouveau ruritanie en parade le long de notre rue de la place à la rivière. [...] Tandis que tout était construit à une jolie échelle, cela ressemblait à la miniaturisation du Petit Trianon, avec une petitesse charmante et sophistiquée en même temps – un lieu pour princesses, ducs, bossus tordus, mendiantes crochues, chapeaux pointus ;

*quelque part le docteur Caligari pourrait être assis sur un tabouret tordu et des chasseurs d'enfants traînent dans les rues avec des filets*¹⁴.

Mais le décor cache très souvent une réalité douloureuse faite d'émigrations de masse, de villages abandonnés et décadents en insufflant aux voyageurs encore une fois une impression de fausseté : « Partout, en effet, la distance entre première apparence et réalité béait comme le levé d'un pont contre l'horizon »¹⁵.

Il n'est donc pas difficile que dans cet espace ensorcelé où Ceașescu, tel un Dracula du XX^e siècle, « dans un réseau de grottes [...] avait élevé des enfants comme des veaux et cherché la jeunesse éternelle par des injections régulières de leur sang »¹⁶, on puisse perdre la cognition de la réalité et parfois la raison. Pour éviter que cela se produise, il y a deux options : se laisser aller à la dérive ou se munir d'un plan.

La carte de Peter

LE CHOIX chez Goodwin est vite fait. Pour trouver un sens et une sortie à cette confusion, il opte pour la carte de la Transylvanie dessinée par un de ses hôtes, un certain Peter. Mais les cartes disent rarement tout, surtout quand elles sont arrosées par quelques verres de *palinka* en trop.

*J'ai conservé ce papier sur lequel montagnes et mers, bateaux et fortifications se bouscullaient pour avoir de l'espace, parce que graduellement le long de la soirée, à travers des gribouillages et des épellations, il évolua en une espèce de carte. La place de l'église catholique de Transylvanie dominait au milieu de la page tandis que la Sicile¹⁷ des bandits n'est qu'une tâche au bord du papier. Une rivière de biro coule vers le sud et l'est. Parmi les gribouillages s'élève la voix excitée de Peter débordante de rapides demi-sens. Cette mappe trace un argument : l'argument de la Transylvanie hongroise.*¹⁸

Dans le plan susdit, il y a aussi des châteaux saxons, « Un rocher crénelé apparaît à proximité de la chaîne méridionale, puis un autre. Segesvár, Schässsburg, est une ville saxonne proche de Marosvásárhely : et comme prévu ce nom impénétrable apparaît également, hongrois pour Tîrgu Mures. Nous apprenons à le prononcer, Marosh-vasher-hay, et nous nous sentîmes comme des novices »¹⁹ ; y sont griffonnés des noms comme celui de Bethlen Gabor prince de la Transylvanie et ensuite celui de Pologne et de Hongrie ; et semblable aux cartes de l'antiquité, le tout est encadré par des extraits de Sándor Petőfi – poète hongrois du XIX^e siècle – décédé non loin de Segesvár.

C'est à travers ce plan que Goodwin regarde la Transylvanie et comme l'on peut imaginer le XX^e siècle en est aboli. Il va de soi donc que le chapitre dédié à l'actuelle Tîrgu Mures s'intitule *Marosvásárhely* ; celui sur Sighișoara, *Segesvár – Schässsburg* ; Miercurea Ciuc s'appelle *Csikszereda* et que la terre des Sicules porte le nom hongrois

de *Székegyföld*. Selon J. Goodwin, l'histoire sera donc hongroise ainsi que la culture et l'art : « Les Hongrois conservent l'esprit du lieu, ainsi qu'ils conservent les vraies traditions hongroises : ses arts et lettres, histoire et religion »²⁰ et encore : « L'histoire de la Transylvanie sont les archives des exploits hongrois »²¹. Il y a ici l'exaltation d'une époque révolue d'autant plus que J. Goodwin arrive trop tard, car si pendant le communisme la fermeture des frontières empêchait toute forme de fuite, les événements historiques de 1989 – l'ouverture des frontières et la montée des nationalismes – ont profondément perturbé la stabilité et le *status quo ante* de la région. En 1990, Goodwin assiste ainsi à la fin d'une histoire longue de plus de sept siècles, celle des Saxons : « pendant plus de sept siècles, ils ont maintenu intègre leur culture, basée sur des formes médiévales, au point que même les Victoriens les croyaient pittoresques »²². Il assiste, comme il le dit lui-même, au « chapitre final de l'Allemagne-à-l'est »²³. Selon les données de l'auteur, sur 800 000 Saxons habitant la région en 1989, un demi million serait parti vers l'Allemagne dans les six mois qui suivirent la révolution de décembre et les autres, dépaysés dans des villages vides, les suivraient sans tarder.

*Nous étions témoins, je suppose, d'un des innombrables remuement du continent oriental. Dans vingt ans, quand le dernier des vieux et malades – 'wir Bleibenden' – sera mort, les visiteurs trouveront les Saxons de Schässburg aussi lointains que les hommes qui ont bâti les cathédrales, ou les Pères Pèlerins. Sighișoara sera une vieille ville roumaine bâtie par les colons allemands au XIII^e siècle : un autre endroit pittoresque.*²⁴

Avec les descendants des Saxons installés dans cette région sept siècles plus tôt, c'est aussi une partie d'Europe qui disparaît à jamais car selon l'auteur au-delà des Carpates, l'Europe n'est que géographique.

*Après Brasov les Carpates, et puis tout penchait vers le Bosphore. La religion des Roumains venait de là, ainsi que leur première écriture ; leurs impôts depuis des siècles ; ils furent littéralement mis en quarantaine avec les habitants de la Corne d'Or. Ils ont partagé les mêmes traditions politiques. Les Carpates étaient un mur : derrière ce mur, je n'étais pas sûr que l'Europe orientale signifiait beaucoup, sauf que les géographes avait triomphé sur les sociologues, historiens et politiciens. Plutôt qu'Asie occidentale, il vaut mieux dire Balkans.*²⁵

La Transylvanie roumaine n'est plus Europe mais *Autre*, plus proche de Calcutta que de Budapest, « Cela aurait pu être un jour dans une rue de Calcutta : ce n'était pas du tout comme en Europe. »²⁶. En lisant les pages de Goodwin nous assistons à une nouvelle dérive des continents : « à Rucar j'avais joué avec l'idée qu'après tout la Transylvanie faisait partie de la Roumaine ; mais la frontière que nous avions traversée était aussi improbable qu'un saut de la Suisse au Rajastan. »²⁷ et les exemples se multiplient dans le livre : « La même atmosphère d'infime brutalité qu'à Oradea, la

même apparence d'être au delà de l'Europe »²⁸ ; « Quinze milles plus loin gisait un autre monde, tangiblement européen, ordonné, propre, bien conservé, raisonnablement prospère. Tout ici, par un jeu du destin, avait plongé vers la pacotille »²⁹ et il continue :

Nous aurions pu inspirer profondément et tourner le dos à la Hongrie, en espérant tirer le meilleur parti de ce fragment du Tiers Monde, avec ses mouches et ses mendiants et maladies et chaleurs, sauf que la Hongrie ne serait pas restée immobile. La Hongrie bâtie ici jusqu'à il y a soixante-dix ans plus tôt maintenant le contraste constamment en vie, un sans-fin aurait pu avoir lieu. Si seulement la ville était encore hongroise !³⁰

La Transylvanie sous la domination roumaine devient alors espace barbare, un tiers monde fait de corruption³¹ et d'orthodoxie³² ; bref, comme l'a dit notre auteur, un espace balkanique. Car les Balkans, comme l'a bien observé Maria Todorova dans son essai *Imagining Balkans*³³, est tout ce que l'on ne veut pas, ils sont un mot valise ou plutôt un mot poubelle. Si pour l'Occident l'Orient bien que différent reste néanmoins un lieu fascinant et attrayant, les Balkans, en revanche, depuis les premiers voyageurs sont une terre aux antipodes du monde occidental ; si l'Occident est progressif, avancé, industrialisé, urbain, rationnel et historique, les Balkans sont alors réactionnaires, arriérés, agricoles, ruraux, irrationnels et pour finir non-historiques. Pour les voyageurs, observe encore M. Todorova, les Balkans sont un lieu de passage, ni Orient, ni Occident ; ils sont la terre du «demi» : demi-colonisé, demi-civilisé.

La carte à trous

APPAREMMENT IL y a une autre manière de survivre à ce labyrinthe – ou à ce désert, comme l'appelle Stasiuk. En suivant Andrzej Stasiuk il faut abandonner la temporalité historique et s'abandonner aux temporalités narratives. Stasiuk aussi, comme tout bon voyageur, se sert des cartes géographiques mais différemment de bien d'autres, il est attiré par les trous qui se forment sur les plans avec le temps : « Villes et villages cessent d'exister petit à petit, ils s'usent au fur et à mesure des pliages et des dépliages de la carte »³⁴ et ces vides, ces trous noirs, laissent le champ libre à sa fantaisie, à sa « propre géographie fantastique »³⁵ car comme affirme Thomas Pavel dans *Univers de la fiction*³⁶, de nos jours la réalité est faite aussi de fiction, et souvent celle-ci est plus supportable que celle-là : « [...] ce qui est visible pâlit face à ce qui est raconté. Cela pâlit mais ne s'efface pas complètement. Ça perd juste de sa netteté, ça perd un peu de son insupportable réalité. »³⁷. Et c'est dans ces terres de l'Europe centre-orientale que les trous sont les plus grands et que donc l'espace pour l'imaginaire, pour des mondes parallèles se fait plus important : « Un voyage du pays du roi Ubu au pays du vampire Dracula ne peut pas renfermer

des souvenirs auxquels on puisse croire plus tard, comme on croit, par exemple, à l'existence de Paris, de Stonehenge ou de la place Saint-Marc. En fin de compte, de tout ceci, Sighetu Marmăției était ce qui s'apparentait le plus à un rêve »³⁸. C'est dans ces contrées irréelles que « Il est bon de vivre [...], car leurs frontières contiennent en elles plus d'espace que ne fait la géographie. Ce sont les abîmes de l'inconnu, c'est le lointain infini des suppositions, l'horizon fuyant des représentations et le mirage des douces superstitions que la réalité n'égalera jamais.³⁹

A. Stasiuk aussi – comme les autres voyageurs – observe ce monde multiculturel et ce n'est pas un hasard si un de deux chapitres sur la Transylvanie se titre *Țara Secuilor, Székelyföld, Szeklerland*, mais contrairement à J. Goodwin, il ne désespère pas de son évolution, en revanche, il s'étonne de l'obstination et de la ténacité des colons saxons en particulier, qui « [...] pour exister donc, pour ne pas disparaître, ils avaient dû mettre en place leurs propres règles, une théorie de la relativité particulière, une loi de la gravitation qui allait le maintenir à la surface de la terre et les empêcher de disparaître dans le vide du cosmos, dans l'abîme de l'oubli »⁴⁰. Ils ont dû reconstruire leurs villages, leur système économique, politique et culturel, ils ont dû imposer leur vision du temps à un espace a-temporel : « le gothique de brique et de pierre s'était matérialisé parmi les collines du Desertum. Sur les tours carrées, des horloges s'étaient mises en marche et avaient commencé à diviser le temps qui, auparavant, s'écoulait en un flux continu »⁴¹.

S'il y a chez lui une certaine admiration, il y a aussi une acceptation des événements qui est difficile à voir chez les Occidentaux. Pour A. Stasiuk, depuis le départ de presque toute la communauté saxonne, le flux du temps a changé, il s'effrite et le futur s'est donné aux absents. Maintenant à nouveau le *Desertum* transylvain reprend lentement possession des lieux nonobstant l'obstination de certains habitants comme le démontre l'incursion dans le troquet de Gergeschdorf : un magasin qui n'a rien de particulier, pauvre, vide, mal fourni comme mille autres magasins de province mais où, « tout était disposé dans un certain ordre absolu, était d'une propreté irréprochable. Les étagères étaient recouvertes de papier propre, un interstice mesuré avec précision séparait les produits les uns des autres. Oui, c'était un monde en train de disparaître, de mourir et qui devait emporter avec lui dans la tombe la forme mûrement réfléchie et aboutie »⁴².

Désormais la Transylvanie est un espace différent, où le temps a changé de direction, de rythme, où « les hommes restent aux coins des rues les yeux fixés sur le vide de la journée. Ils crachent sur le trottoir et ils fument des cigarettes. C'est le présent »⁴³. Mais ce présent n'est pas vide, au contraire, les tziganes comme d'anciens géographes reterritorialisent cet espace abandonné en traçant leurs lignes insaisissables, fluides et surtout sans Histoire mais pleines d'histoires. « Sur ma vieille carte recollée, les noms des villes sont inscrits en roumains, en hongrois et en allemand. Țara Secuilor, Székelyföld, Szeklerland. Personne n'avait pensé à l'écrire en romani. Je pense que les moins intéressés sont les Tsiganes eux-mêmes. Leur géographie est mobile et insaisissable. Il est fort probable qu'elle survivra à la notre »⁴⁴.

CETTE VISION de la Transylvanie n'est pas due au hasard car il est évident que la Transylvanie occupe une place très importante dans la carte mentale de Stasiuk si dans une éventuelle partition *post mortem* de ses membres, il souhaiterait que son cœur soit enseveli dans ses vallées. Stasiuk considère la Transylvanie comme le cœur de son Europe, l'espace idéal, et dans l'imaginaire de cet espace mental la figure de E. Cioran et de son livre *Histoire et Utopie* n'est pas négligeable. Car c'est par un extrait de ce livre que commence *Rășinari*, le troisième chapitre de son livre et le vrai début du récit de voyage. Or, Rășinari est le village natal d'Emil Cioran car notre auteur n'a jamais pu se résigner à l'idée que « la pensée n'avait d'existence qu'abstraite »⁴⁵, et Rășinari se transforme en microcosme de son Europe où la place centrale du plan n'est pas occupée par un château, un roi ou une église mais par les animaux et leur regard désintéressé, présent : « [les vaches] regardaient devant elles, au loin, car pour elles les choses, les objets et le paysage n'avaient aucune importance. Elles traversaient tout cela de leur regard, tout simplement »⁴⁶. La Transylvanie est donc un espace rempli d'animaux ; où hommes et bêtes vivent en symbiose⁴⁷ ; où les odeurs sont les mêmes depuis des millénaires ; où les images en contre jour comme dans *Médée* de Pasolini envoient des messages divins ; où les gestes se répètent dans un éternel présent ; où on se rapproche de l'origine car « quelque part entre Valea Florolor et Ploscoș, j'ai de nouveau cru que l'homme avait été façonné par la terre »⁴⁸ et alors il comprend – et nous le comprenons aussi – le désespoir de Cioran dans son exil parisien au souvenir de ses premières années de vie dans son village, dans son paradis.



Notes

1. A. Stasiuk, *Sur la route de Babadag* [2004], traduit du polonais par Małgorzata Maliszewska, Paris, Christian Bourgois, 2007.
2. J. Goodwin, *On foot to the Golden Horn: A walk to Istanbul*, New York, Picador, 2003 (1993).
3. En particulier : Rory MacLean, *Stalin's Nose: Across the face of Europe*, London, Tauris Parke Paperbacks, 2008 (1992). ; Michael Palin, *New Europe*, London, Phoenix Paperback, 2007.
4. J. Goodwin, *op. cit.*, p. 141. À défaut de traduction française, toutes les citations tirées de l'œuvre de J. Goodwin et de M. Palin sont traduites en français par mes soins. « Shaped like a horseshoe, enclosed on three sides by the Carpathians and to the west by a chain of hills that rise from Hungarian plain, Transylvania is a little like a flying poop, a deck stanchioned by the mountains. Transylvania is hard of access, aloof, bypassed by traditional routes from the Baltic to the Black Sea ».
5. Le mot allemand Siebenbürgen qui signifie « sept villes » ou « sept bourgs » serait lié à la fondation des sept communautés allemandes dans la région : Klausenburg (Cluj), Kronstadt (Brașov), Hermannstadt (Sibiu), Schässburg (Sighișoara), Mediash (Medias), Mühlbach (Sebeș) et Bistritz (Bistrița).

6. « En guise d'introduction l'épaisse cape d'une obscure forêt de conifères nous avait presque étouffés tandis que nous descendions vers la vallée, où elle laissait la place aux prés et à de petits villages aux maisons en bois dont les hautes et raides toitures reflétaient les lignes des hauts et raides arbres jusqu'à la tombée de la nuit quand les maisons et les églises et les champs et la forêt fusionnent dans une longue obscurité ». M. Palin, *op. cit.*, p. 137. « By way of introduction a thick cloak of dark coniferous forest almost smothers us as we run down the valley, gradually giving way to meadows and small villages with wooden houses whose high steep roofs mirror of ridges of high steep trees until night falls around us and the houses and the churches and the fields and the forest merge into one long darkness ».
7. A. Stasiuk, *op. cit.*, p. 25.
8. J. Goodwin, *op. cit.*, p. 141. « Over large areas of Eastern Europe the landscape dictates a single way of life, a single form of rule, a single source of disaster, encouraging the formation of empires to bind the regions together into a flexible whole. Transylvania, by contrast, holds everything necessary to life, and many luxuries, within its powerful border ».
9. *Ibid.* « Transylvania become a strand on which people were washed up and silted down over centuries. Most of the nations of Eastern Europe have played a rôle in the Transylvanian amphitheatre: it has been laid waste by Asian hordes – Cumans, Tartars, Mongols, Turks; it has been settled by Hungarians, Romanians, Poles, Germans and Czechs ».
10. A. Stasiuk, *op. cit.*, p. 112.
11. J. Goodwin, *op. cit.*, p. 228. « Cemetery walls began to thicken and rise, and wicket gates were losing ground to gateways. What we'd glimpsed in the fleeting landscape [...] was a world in imminent expectation of attack ».
12. M. Palin, *op. cit.*, p. 147. « Transylvania may mean green fields and heartbroken Hungarians, but to those of us infected by Bram Stoker it means fangs and black cloaks and blood ».
13. Une légende reprise par les frères Grimm affirme que les enfants de la ville de Hamelin enlevés par le Joueur de flûte furent les premiers colons des Siebenbürgen.
14. J. Goodwin, *op. cit.*, p. 146. « Oradea really seemed to have been sculpted out of marzipan. It was a city of coloured brick, mock turrets and lily-like encrustations, a loopy confection of Ruritanian Art Nouveau parading along our street to the square by the river. [...] While everything was built on a pretty scale, it resembled the miniaturisation of Petit Trianon, with a tininess both flirtatious and sophisticated – a place for princesses, dukes, twisted hunchbacks, beaky beggar women, pointed hats; somewhere Doctor Caligari might sit on a crooked stool and child-catchers roam the street with nets ».
15. *Ibid.*, p. 147. « Everywhere, in fact, the gap between first appearances and reality yawned wide like the heaving of a deck against the horizon ».
16. *Ibid.*, p. 159. « [...] in a network of mountain caves Ceaușescu had reared babies like veal calves, and sought eternal youth with regular injections of their blood ».
17. Selon Peter les Roumains seraient les descendants des légionnaires de Trajan et des bandits siciliens éloignés de l'île par le Vikings au X^e siècle. « That the Romanians are descended from Trajan's legionnaires. That the Romanians are descended from Sicilian bandits cleared off the island by the Vikings in the tenth century ». *Ibid.*
18. *Ibid.*, p. 160. « I have kept that paper, on which mountains and seas, ships and fortifications jostled for room, because gradually through the evening, beneath the scrawls and

spellings, it evolved into a kind of map. The seat of the Catholic church of Transylvania dominates at the centre of the page while the Sicily of bandits is only a spot on the paper's edge. A river of biro flows to the south and east. Between the scrawls comes Peter's excited voice, in bursts of rapid half-sense. This map charts an argument: the argument of Hungarian Transylvania ».

19. *Ibid.*, p. 161. « A crenellated bun appears near the southern range, then another. Segesvár, Schässburg, is a Saxon town near Marosvásárhely: and duly that impenetrable name appears as well, Hungarian for Tirgu Mures. We learn to pronounce it, Marosh-vasherhay, and feel like novitiates ».
20. *Ibid.* « Hungarians held the spirit of the place, as it held the true traditions of Hungary: its arts and letters, history and religion ».
21. *Ibid.*, p. 162. « Transylvanian history was the record of Hungarian deeds ».
22. *Ibid.*, p. 192 « Over seven centuries they maintained a whole culture of their own, based on medieval forms, so that even the Victorians thought them quaint ».
23. *Ibid.*, p. 198. « This is the tag-end of Germany-in-the-east ».
24. *Ibid.*, p. 195. « We were witnessing, I suppose, one of the numberless shifts of the eastern continent. In twenty years, when the last of the old and sick – *'wir Bleibenden'* – are dead, the visitors will find the Saxons of Schässburg as remote as the men who built cathedrals, or the Pilgrim Fathers. Sighişoara will be an old Romanian town, built by German colonists in the thirteenth century: another quaint place ».
25. *Ibid.*, pp. 240-241. « After Brasov, the Carpathians, and then everything tilted towards the Bosphorus. The Romanians had their religion from there, their first script ; their tax demands for centuries ; they were quarantined, literally, with the inhabitants of the golden horn. They shared the same tradition of statecraft. The Carpathians were a wall: beyond that wall, I wasn't sure that Eastern Europe meant much, except that geographers had triumphed over sociologists, historians and politicians. If not Western Asia, better to say the Balkans ».
26. *Ibid.*, p. 142. « It might have been a day on a Calcutta street: it wasn't like Europe at all ».
27. *Ibid.*, p. 250. « In Rucar I'd played with the idea that Transylvania was part of Romania, after all; but the border we'd crossed was as sharps as a leap from Switzerland to Rajastan ».
28. *Ibid.*, p. 196, « The same atmosphere of low brutality as at Oradea, the same appearance of being beyond Europe ».
29. *Ibid.*, p. 148. « Fifteen miles away lay another world, tangibly European, ordered, clean, well-maintained, reasonably prosperous. Everything here, by a twist of fate, had plunged towards the gimcrack ».
30. *Ibid.* « We could have taken a deep breath and turned our backs on Hungary, hoping to make the most of this fragment of the Third World, with its flies and beggars and disease and heat, except that Hungary would not lie still. The Hungary built here until seventy years before kept the contrast constantly alive, a never-ending might have been. If only the city were still Hungarian! ».
31. « La relation entre dirigeants et dirigés dans ce pays semblait gouvernée par une tradition populaire qui remontait au-delà des jours de Ilieuscu et Ceauşescu, au-delà du fascisme, peut-être au temps des Turcs, des prosternations devant des démagogues ; la tradition gouvernementale consistait à récompenser les forts et à intimider les faibles ». *Ibid.*, p. 220. « The relationship between rulers and the ruled in this country seemed governed by

- a popular tradition that went back beyond the day of Iliescu or Ceaușescu, beyond the fascists, perhaps to the time of the Turks, of bowing to demagogues ; the governmental tradition was of rewarding the strong and intimidating the weak ».
32. « copinage, corruption et complaisance étaient tous des caractéristiques de l'église orthodoxe ». *Ibid.* p. 230. « cronyism, corruption and deference were all hallmarks of the Orthodox Church ».
 33. M. Todorova, *Imagining the Balkans*, New York, Oxford University Press, 1997.
 34. A. Stasiuk, *op. cit.*, p. 17.
 35. *Ibid.*, p. 15.
 36. T. Pavel, *Univers de la fiction*, Paris, Seuil, « Poétique », 1988.
 37. A. Stasiuk, *op. cit.*, p. 24.
 38. *Ibid.*, p. 22.
 39. *Ibid.*, p. 252.
 40. *Ibid.*, p. 31.
 41. *Ibid.*, p. 109.
 42. *Ibid.*, p. 111.
 43. *Ibid.*, p. 102.
 44. *Ibid.*, p. 116.
 45. *Ibid.*, p. 36.
 46. *Ibid.*, p. 45.
 47. « L'humain venant s'unir à l'animal pour attendre ensemble que la nuit soit passée. Il s'unissait à lui alors même qu'il n'en avait jamais été séparé ». *Ibid.*, p. 46.
 48. *Ibid.*, p. 49.

Abstract

Promenades transylvaines

One of the most stereotyped myths regarding Transylvania is Dracula, as created by Bram Stoker in 1897. But with the fall of the communist wall, some other writers had the opportunity to fabricate on this land, such as Andrzej Stasiuk, in *Sur la route de Babadag*, 2004 or Jason Goodwin, *On foot to the Golden Horn*, 2003. In these novels Transylvania is a land where the real space is often replaced by the fictional one and where history and present are sometimes strangely mixed. Despite the stereotypes, Transylvania still is, especially for Stasiuk, that mysterious land of Dracula but also a fundamental cultural matrix.

Key-words

Transylvania stereotypes, Dracula, Stasiuk, Goodwin

